

L'ouvrage est donc novateur, en particulier en raison du point de vue de la philosophie du droit de Flora Leroy-Forgeot. Il précise les différents enjeux de reconnaissance et de discrimination sur l'homosexualité à travers vingt – cinq siècles d'histoire de l'Europe, de la Suède à la Grèce et de la France à la Russie. Malgré le caractère monumental de la tâche et des matériaux utilisés, l'auteur parvient à réaliser une synthèse claire et précise dans un livre au format de poche de la nouvelle collection *Médecine et Société* des Presses Universitaires de France. La parution dans une telle collection paraît justifiée par le fait que la médecine et le droit ont fourni, souvent ensemble, les principaux concepts permettant de penser le statut social et juridique de l'homosexuel lorsque l'orientation sexuelle de celui-ci est reconnue par lui-même et/ou les institutions. En mesurant l'impact négatif et discriminatoire pendant des longues périodes de l'histoire, en soulignant les traces d'exclusion et de rejet dans la période de dépénalisation et jusqu'à l'actualité l'auteur apparaît comme favorable à la dédramatisation et à la rationalisation des débats sur l'homosexualité. Le livre dégage quatre périodes principales. L'antiquité préchrétienne est caractérisée par la légalité de l'homosexualité dans la limite d'une proportionnalité entre le statut social et le rôle sexuel. La prohibition médiévale présente différentes formes: le crime contre la dignité de l'homme, basé sur la prohibition du *Lévitique*, culpabilise l'être masculin qui se «rabaisse» au niveau de la femme en ayant des relations homosexuelles; le crime contre nature, dérivé d'une interprétation judéo-platonicienne de l'ordre du monde créé par Dieu, constitue une injure contre Dieu et les hommes, le crime contre la collectivité, basé sur une interprétation de l'épisode de Sodome, implique que la sodomie attire la colère divine et cause la misère de l'humanité, le crime de l'autre, dans un contexte de la généralisation de la notion de délit homosexuel et pour des raisons d'opportunisme politique, répond à une logique qui peut être résumée par le syllogisme «le sodomite est le pire des criminels; l'ennemi de mon groupe est le pire des criminels; donc l'ennemi de mon groupe est un sodomite». La dépénalisation, théorisée à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et réalisée pour la première fois lors de la Révolution française repose sur différents motifs, les arguments utilitaristes basés sur le principe conséquentialiste du plus grand bonheur pour le plus grand nombre; la remise en question de la morale canonique au profit d'une morale laïque; l'émergence du protestantisme et des notions de liberté individuelle et de protection de la vie privée; la mise en valeur des dégâts psychologiques considérables causés par la pénalisation et du caractère inné et immuable de l'orientation homosexuelle. Ce livre présente un intérêt certain pour les personnes s'interrogeant à titre académique, professionnel ou personnel sur l'histoire, la philosophie ou le droit et le phénomène de l'homosexualité.

Yvonne POZO - MEDINA

*Écrits apocryphes chrétiens, I.* Edition publiée sous la direction de François Bovon et Pierre Geoltrain, Gallimard, 1997, «Bibliothèque de la Pléiade», 1783 pp.

Une édition de textes rares est toujours un événement. Celle-ci rendra un vrai service aux érudits francophones, théologiens, philosophes de l'Antiquité, historiens: savoir qu'on n'aura plus à courir de bibliothèque en bibliothèque et d'édition allemande en édition anglaise n'est pas un mince soulagement. Jusqu'aux lecteurs curieux, qui trouveront là des heures de plaisir instructif. C'est donc sans réserves qu'il faut louer les maîtres d'œuvre et leurs trente-cinq collaborateurs pour ce travail monumental, rigoureux, et esthétiquement parfait, comme il convient à la plus prestigieuse collection de Gallimard. On prend toujours un risque à spéculer sur l'unité du christianisme des premiers siècles. Né dans le monde juif, mais prenant bientôt ses distances, il essaima dans un epire de 3.300.000 km<sup>2</sup> où, en dépit d'une même foi

affirmée en Jésus-Christ, la multiplicité des peuples, la diversité des situations géographiques – Orient – Occident, villes – campagnes –, des langues, des cultures et des traditions, faisait de chaque Eglise un cas particulier. Cela fait que l'observateur a l'impression, parfois décourageante, d'une nébuleuse dont les détails échappent à l'œil le mieux exercé. Disons que «l'unité de l'Eglise ne fut pas un fait d'origine, mais un idéal à réaliser dans le temps» (p. XXVII). Cela étant, on conçoit que ces communautés disparates aient tôt éprouvé le besoin de garder, chacune par devers elle, ce que la tradition leur avait transmis de la vie du Christ et de son Enseignement, et de le fixer dans des écrits. D'où une floraison de textes s'étendant sur des siècles, et consignant dans les idiomes en usage – grec, latin, syriaque, copte, etc. – ce qu'on tenait ou prétendait tenir des apôtres, étant entendu que la révélation chrétienne avait pris fin avec la mort du dernier d'entre eux. De ce foisonnement de textes, les responsables des Eglises décideraient avec le temps de ce qu'il fallait tenir pour authentique – ce qu'aujourd'hui nous appelons le Nouveau Testament, mais aussi quelques livres de l'Ancien que les uns donnent pour sûres, d'autres pas –, le reste étant voué à l'oubli. On imagine que cela ne se fit pas sans hésitations ni empoignades quant aux critères retenus, et que ce tri n'empêcha aucunement les textes de continuer à proliférer au long des siècles. Toujours est-il qu'il y est d'un côté les livres «canoniques» et les autres, qu'à la suite de Clément et d'Origène (II<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> s.) on appela «apocryphes», autrement dit cachés, ou encore secrets, car ces livres étaient censés révéler du neuf, du non-dit sur Jésus, Marie, Jean-Baptiste, les apôtres, ou dévoiler ce que Dieu avait prévu pour la fin des temps, qui du reste ne devait plus tarder. Ces «apocalypses», ou révélations, se donnaient parfois pour réservées aux initiés, dépositaires de la vraie foi, qui comme par hasard coïncidait avec celle de la communauté d'origine. C'est ainsi qu'il y eut, à côte de l'*Apocalypse* de Jean, tenue pour canonique, celle de Paul, comportant une visite guidée du ciel et des enfers (qui n'est pas sans rappeler le livre VI de l'*Enéide*), une autre de Pierre, etc.

S'il était dans l'ordre des choses que telle communauté affirmât son identité par la détention d'écrits bien à elle, cristallisant ses ferveurs, de même est-il compréhensible que les années passant et les situations évoluant, des problèmes nouveaux se soient posés, donnant lieu à des réponses inédites. On le voit de façon évidente à propos de la fin du monde, du retour du Christ en gloire, toutes choses qui, pour la première génération chrétienne, devaient se produire d'un moment à l'autre. Il fallut bien reconnaître, passé un certain temps, que ce n'était pas pour tout de suite. Encore fallait-il qu'un apôtre l'ait dit. Pour s'en tenir aux seuls «canoniques», la différence entre la seconde et la première Épître de Paul aux Thessaloniens est patente. Mais ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que tout cela coexista longtemps: «On reconnaît volontiers aujourd'hui que maints apocryphes sont contemporains des futurs textes canonisés et que certains peuvent même être plus anciens que ces derniers; qu'ils témoignent de la foi de communautés chrétiennes et sont susceptibles, à l'occasion, de relever d'antiques traditions; qu'il n'y a donc pas, à l'origine, de différence intrinsèque entre textes apocryphes anciens et futurs textes canoniques (p. XIX). Enfin, dans le monde antique, moins rigoureux scientifiquement que le nôtre, et moins attentif à la propriété littéraire, la pseudépigraphie sévissait de façon naturelle. Quoi de mieux, pour imposer ses propres vues, ses élucubrations métaphysiques, etc., que de les faire endosser à Socrate, à tel apôtre, ou Jésus en personne? C'était leur assurer une autorité et une diffusion qui leur auraient été refusées sous la signature d'un illustre inconnu. Le goût des révélations y poussant, il y aura des siècles durant une prolifération de textes montés des toutes pièces: faux dialogues de Platon, comme cet *Axiochos* où Socrate, en avance sur son temps, connaît à la perfection son Épicure, évangiles, épîtres ou apocalypses trafiqués pour accréditer telles ou telles opinions considérées ailleurs comme hérétiques. On eut grand tort de tenir ces textes pour dénués d'intérêt. Grâce à ces artifices astucieux, en marge de la littérature «officielle», viennent au jour quantité de notations complétant ce qu'on sait ou qu'on croit savoir sur l'esprit de telle ou telle couche chronologique. Vérités éternelles d'un moment, frustrations,



espérances, résignations des uns et des autres: toutes choses dont, sans ces textes rascapés d'un naufrage séculaire, nous n'aurions jamais rien su.

Précieux recueil, donc, et d'un grand agrément de lecture. On sera irrésistiblement séduit par la saveur «nature» de certains passages, par la faconde des mystérieux auteurs. Pour ma part c'est avec jubilation que j'y ai retrouvé cette *Correspondance de Paul et de Sénèque* – trop polie pour être honnête... –, qui m'était venue entre les mains en 1948. Sénèque, qui se dit ravi d'avoir lu l'*Épître aux Galates*, aimerait bien que Paul jetât un œil sur un ouvrage qu'il vient d'achever, avant d'en causer avec l'Empereur. On a même le sentiment qu'il entraînerait volontiers Paul chez Néron. On sent quand même l'apôtre un peu réticent: ne vaut-il pas mieux laisser Néron en dehors de tout cela? Que pareilles histoires aient tenu jusqu'à Erasme, voire, dans certains milieux, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, puisque Joseph de Maistre y croit encore, nous confirme dans la prudence dont il ne faut jamais se départir quand on s'aventure dans ces mondes engloutis par le temps.

Lucien JERPHAGNON

Evanghélou MOUTSOPOULOS, *Philosophie de la culture grecque*, Athènes, Académie d'Athènes, Centre de Recherche sur la philosophie grecque, 1998, 24 x 16cm, 416 pp.

Troisième recueil thématique d'articles et communications d'Evanghélou Moutsopoulos (sur les deux précédents, voir nos recensions, *Revue philosophique*, 1992-4, pp. 552-556 et 1995-3, pp. 337-340). L'académicien grec a instauré une philosophie du *kairos*, une philosophie de l'art réfléchissant sur l'esthétique et une philosophie de la culture grecque. De cette culture et de cette philosophie, il produit une défense et illustration avec six ouvrages parus entre 1959 et 1994 et avec le présent volume qui les complète et en explicite le sens et la portée. Sans rupture entre les périodes antique, médiévale et moderne, la culture grecque demeure présente en Grèce et dans la civilisation mondialisée. Avec cette culture et sa philosophie, n'avons-nous pas l'exemple le plus net d'un mode de temporalisation du passé par (*re*)création continuée? La philosophie de la culture grecque vise à l'appréciation axiologique du passé de cette culture; «à la définition de ses incidences sur l'état présent de toute culture qui s'en réclame; et à l'établissement des conditions de sa survivance et de son renouvellement» (p. 20). L'auteur proclame que c'est une *culture-modèle* qui devrait devenir «critère axiologique pour les réalisations culturelles présentes et futures» (p. 21). En effet, la culture grecque est *humaniste* et philosophique. Son anthropocentrisme apparaît comme «la forme la plus universelle que revêt l'accomplissement de l'être humain tel qu'il surgit de la connaissance approfondie du monde grec et de ses prolongements dans l'espace et dans le temps» (p. 22). La philosophie de cette culture, valeur transhistorique, en reliant l'actualité de l'humanité à sa mémoire hellénique, contribue à «une revalorisation de l'homme comme valeur en soi» (p. 23). Une tradition continuée, présentifiée et prospective n'a rien d'un passéisme. L'inclusion de la cité du futur dans l'appréhension des sources n'a rien d'une «mode rétro». Pour Aristote comme pour Platon, la culture est «support de la vie politique et voie d'accès à la conscience philosophique» (p. 183), laquelle suscite une prise de conscience de citoyenneté. Les institutions, les sciences, les arts et la philosophie de l'Europe et du monde ne se sauveront que s'ils ne renient pas un tel héritage et s'ils conservent «l'empreinte des valeurs créées par l'hellénisme» (p. 383).

Pour saisir l'aspiration de la *futurité* dans l'histoire et la philosophie de la culture grecque, relevons l'ordonnancement historique des sept parties du volume: avant Platon; platonisme; aristotélisme; après Aristote; héritage platonicien; Platon et Aristote reconsidérés à Byzance; pensée néo-hellénique, appréciations modernes et actualisation. Il est significatif que les trois